

## Remarques sur une lettre de Kāmid-el-Lōz / Kumidi de l'époque dite d'El-Amarna

J. Huehnegard a naguère publié une lettre de la Beqaa<sup>1</sup>, à propos de laquelle j'aimerais faire les remarques suivantes (Les références sont faites aux lignes):

2. Le scribe omet aussi à ligne 9 le déterminatif des noms de personnes; il ne s'agit que d'une petite négligence. L'absence de pronom après *dumu* et *gir.meš* n'est pas une erreur (non plus qu'à la ligne 16: *en*). La méthode combinatoire appliquée à l'onomastique des textes «occidentaux» montre que les scribes notaient le pronom possessif par défaut dans les écritures *idéographiques* (mais seulement elles).

Le signe lu *ra*, est évidemment le signe GEŠTIN, soit *wi*<sub>5</sub>. On corrigera donc la transcription aux lignes: 2, 11, 12, 17, 30. Cette forme-ci est connue dans la paléographie hittite (Ch. Rüster, *Hethitische Keilschrift-Paläographie*, Wiesbaden, 1975, n° 112, colonnes VI et X), mais il n'y a rien à tirer de cette constatation pour dater ce document; reste seulement acquis que cette «valeur» acronyme est d'origine hittite. /wi/ sert de *glide* et apporte une preuve supplémentaire à l'existence de déclinaisons en canaanéen, car il impose de lire \**ilu/ammu-yipi*<sup>c</sup> et non: \**il-* ou: \**Amm-*). Partout, le signe transcrit *i* est, en fait, A/E/I/UH, tel qu'il se trouve à Ougarit, à Alalah et sur le moyen-Euphrate; il y note /i/ (il alterne alors avec Ø) et le groupe des laryngales.

4. *i-qa-be* peut être analysé comme une 3<sup>e</sup> personne masculin singulier soit de l'imperfectif de la forme I soit du prétérit de la forme IV, écrit défectivement. Il peut donc représenter un «présent» ou un «passé», au choix de l'interprète. Je l'ai traduit par un présent à valeur conative.

6. Soit oubli du relatif soit construction, élégante, d'une proposition relative sans *ša*, *iq-bu* dépend d'*a-wa-tu*.

8. L'élément \**nēr* se retrouve à Alalah, où les graphies *ni-e-ru* (D. Wiseman, *The Alalakh Tablets*, Londres, 1953, n° AT \*33, 6 [au nominatif]) et *ni-e-ra* (*ibid.*, Catalogue, nom féminin) indiquent la prononciation de la forme (étymologiquement \**nīr*). Pour le sens, il devait être identique à celui du substantif hébreu. Cet élément se retrouve à Ougarit à la fin de l'âge du Bronze (F. Gröndhal, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit*, Rome, 1967 s. v. *Ni<sup>2</sup>-ra-bi-ia* et *Ni-ra-nu*; pour les périodes antérieures, *ibid.* p. 166), et dans un contrat inédit (TEO [Varia 30] = Bruxelles O.3674 l. 2): *Ni-ri-a-bi* (au nominatif, semble-t-il) de l'époque d'Ini-Tešub.

9. Le vertical devant *lú.meš* est le déterminatif des noms propres, qui a été étendu, à l'«ouest», aux idéogrammes des noms communs (*en*, *dumu* [ici l. 11], *ad*, *lugal*). Il n'est donc pas nécessaire de corriger en 2<sup>i</sup>, non plus qu'à la ligne 38 (où on ne saurait comprendre: «un homme», mais «des hommes»).

La seconde moitié de ligne se lit vraisemblablement: *iš-tu i-na-na*.

12. *A-wi*<sub>5</sub>- est sans doute (mais ce n'est pas certain) un lapsus pour <I>*A-wi*<sub>5</sub>, qui réapparaît plus bas (l. 17) dans la lettre. EN n'est pas tout à fait certainement *bēlu*, mais peut-être *adi* («avec [sa ville]»).

13. Sans doute: *u ša*. U pour Û se retrouve dans ce même texte l. 30.

14. En parallélisme (*qabû* en face d'*epēšu*): *u ša*; il vaut mieux, grammaticalement parlant, transcrire ensuite: *ar-né*, mais, il faut l'admettre, on attendrait un nominatif; ce génitif duel est-il pris comme *nomen rectum* de la préposition qui suit?

<sup>1</sup> J. Huehnegard, «A Byblos letter, probably from Kāmid-el-Lōz», ZA 85 [1995], pp. 97-113.

15. La graphie du toponyme avec DU (/gub/) sans le LI suivant est déjà attestée (E. Ebeling, *Die El-Amarna Tafeln*, Leipzig, 1915, II, p. 1574). La possibilité d'une étourderie n'est pas, évidemment, à écarter, mais peut-être avons-nous affaire à un travestissement graphique. En ouest-sémitique, *gb* et *gbl* sont somme toute de *sens* voisin (J. Hoftijzer-K. Jongeling, *Dictionary of the North-West Semitic inscriptions*, Leiden-New York-Köln, 1995, s. v.) et le second substantif était apparemment homophone du nom de la ville; n'aurait-on pas pu employer l'un pour l'autre? Mais le jeu peut se jouer aussi en sumérien: *gub* renvoie peut-être à *gab*, idéogramme qui signifie couramment: «bordure»; il se rendrait, en ouest-sémitique, par la racine *gbl*. La graphie *gu-la* entrerait bien dans le même système, cette approximation phonétique permet d'interpréter \*Gu(b)la comme la «grande» (ville) en sumérien. De même, DU ayant une lecture *kin*, on pourrait aussi comprendre la ville «éternelle», cette fois à partir de *kīnu* accadien. Ces spéculations étaient prises très au sérieux par les scribes, il suffit pour s'en convaincre de se rapporter aux commentaires sur les noms de Marduk, mais nous ne savons plus résoudre ces énigmes sans une clé antique.

La traduction de ce qui est écrit *ša-ru* par «vent» a été proposée par le CAD (s. v. *šāru*), pour RS 34.153, l. 15 (*Ugaritica* VII n° 44). Je n'ai pas retenu cette traduction dans RSO VII n° 35, l. 15, p. 75, pour deux raisons qui m'apparaissent décisives. En premier lieu, le mot n'est pas employé avec *leqû*, verbe qui n'a pour sujet qu'une personne (avec l'exception de quelques formules médicales [CAD *ibid.* 2]). C'est (*w*)*abālu(m)* / *tabālu(m)* qui est de règle avec *šāru*. Il exprime l'idée d'«emporter», que ce soit choses ou personnes (En particulier, à l'époque d'El-Amarna, de femmes ou de prisonniers, sans doute dans des chariots). Ainsi, trouve-t-on *tabālu(m)* dans les colophons: qui «enlèverait» la tablette, le dieu l'«enlèverait» (H. Hunger, *Babylonische und assyrische Kolophone*, Neukirchen-Vluyn, 1968, s. v. *tabālu*).

En second lieu, le régime des vents le long des côtes levantes est d'une régularité remarquable (P. Birot-J. Dresch, *La Méditerranée et le moyen-Orient*, II, Paris, 1956, pp. 257-261, p. 466, particulièrement p. 261 et figures 41 et 43 et, pour les données de l'Antiquité classique: *Pauly-Wissowa Real-Encyclopädie* 12, Stuttgart, 1909, col. 713-716). Aussi, traduire par «vent», c'est faire donner par le rédacteur à son correspondant un renseignement totalement oiseux, sur un phénomène connu de tous et qui n'avait aucune raison d'être mentionné.

Reste une dernière question: *ša-ri* transcrit-il ici \**šarru* ou l'ouest-sémitique \**šar*? L'emploi de *lugal* ailleurs dans ce texte-ci pour «roi» (le «pharaon», comme nous disons) paraît favoriser la première hypothèse.

16-18. Les deux perfectifs de structure canaanéenne pour le premier (*ša-pār*) ou, pour le second (*iš-ši-ir-ti*), de structure mixte, sont des «passés» d'une forme imperfective et ils doivent se traduire en français par des futurs antérieurs.

18. Le premier signe est sûrement LU; *šu-ut'* est une correction que le contexte suggère.

19. Le texte porte *lu i-di ù mim-ma ana ugu-ka*.

20-21. Je proposerais de restituer hypothétiquement:

[*ša*]-*al-lu-um ta-ba-te*

[*ana ša*]-*al-lu-mi 'Na-hi-e*

en supposant l'assyrianisme: \**šallumu* pour \**sullumu*. Le premier infinitif est à l'état construit, le second au cas oblique. Le féminin pluriel *ta-ba-te* note, comme c'est courant en babylonien, une pluralité concrète, donc à peu près: des «actes bons etc.».

21. L'alternance E et A dans le nom propre (cf. l. 36) laisse supposer que (I)A et E sont des allographes, comme le fait est avéré sur l'Euphrate et à Alalah.

23. La photographie suggère de lire: *lú.meš sa.gaz*; certes les deux silhouettes s'écartent des signes standards. Le SA a la forme déroutante et caractéristique des textes du moyen-Euphrate, même s'il est un peu chargé; les deux obliques de GAZ sont presque devenus horizontaux.

24. La forme verbale est un «monstre» grammatical, pour lequel je doute que l'on puisse trouver une explication.

26. On peut hésiter sur la transcription du nom de l'objet entre *dī-nu* et *tī-nu*. Le premier renverrait à l'ougaritique *dīm* ou à l'ouest-sémitique *dn* (J. Hoftijzer-K. Jongeling, *op. cit.*, s. v. *dn<sub>2</sub>*), le second à l'hébreu *tnh*, car l'accadien *dimmū* («cadre de lit») peu attesté, et toujours ailleurs précédé de *giš*, semble à écarter. Toutefois, le vocalisme dans le premier cas est à peu près sûrement en /a/, d'après les transcriptions grecques (J. Hoftijzer-K. Jongeling, *op. cit.*, s. v. *dn<sub>2</sub>*) et l'arabe. Cependant, reste une difficulté: il est inexplicable que le scribe emploie deux signes différents DI et TI pour noter la dentale emphatique dans deux lignes successives.

*a-na* est un marqueur de complément d'objet direct.

27. Le mouvement de la phrase invite à transcrire, même hypothétiquement: *k[i-m]a'*

28. Lire sans aucun doute: *i-ha'-at-ti*. Il n'est pas possible de décider si le pronom masculin pluriel renvoie aux hommes ou aux deux objets.

29. ŠU HA est difficile. Il est quasi exclu d'y voir un idéogramme notant *bā'irum*; ce type de soldats n'est connu qu'à l'époque paléo-babylonienne. Je suppose un lapsus: *šu-<ni>-ha*, pour obtenir l'impératif III d'*anāhu*, au sens (attesté dans les textes contemporains) de «faire travailler dur»; cette hypothèse permet de construire la phrase. Reste ouverte une autre possibilité (à mes yeux, beaucoup plus compliquée, donc moins vraisemblable): la commutabilité de HA et PIŠ est bien attestée: PEŠ a la lecture *ha<sub>x</sub>* (dans *šu.PEŠ*) et HA et PEŠ partagent déjà une «valeur» commune: /*gir*/, /*kir*/ (dans notre système de transcription *gir<sub>14</sub>*, *kir<sub>6</sub>* et *gir*, *kir*). L'impératif *šu-peš<sub>x</sub>* conviendrait aussi bien au contexte. Le sens d'«enrôler» pour *epēšu* à la forme III est classique.

30. Le nom propre à la fin de la ligne, *Sa-pi*, est celui d'un Palmyrénien au II<sup>e</sup> millénaire (D. Arnaud, *Emar* VI, n° 21, 5); l'anthroponyme est attesté au I<sup>er</sup> (Kn. Tallquist, *APN*, p. 193: *Sa-a-pu*). D'après la racine (connue de l'ougaritique, du palmyrénien et de l'hébreu) \**sp'*, il signifierait: «Le / Mon nourrisseur, (c'est tel dieu)», selon qu'on reconstitue la forme \**sāpi* ou \**sāpī*.

31. Lire *ki-ma*, engageant une phrase nominale.

42. *i-qa-bu*, à la forme IV, n'est peut-être pas un subjonctif, mais un simple pluriel, *ka-li mi-im-mi* étant analysé comme un singulier collectif.

La traduction du verbe final est difficile, car nous ignorons le reste du dossier. Est-il une forme canaanéenne (soit \**ittin*) à traduire par un présent-futur ou une forme babylonienne? Mais, même dans ce cas, il pourrait s'agir d'un «passé épistolaire» à rendre par un présent en français. Il est aujourd'hui impossible de décider.

On obtient la traduction suivante:

«<sup>1-2</sup> A mon seigneur le roi, ainsi parle ton fils 'Ilu-yipi': je tombe à tes pieds.

<sup>3-15</sup> Pourquoi n'écoutes-tu pas mes propos qu'on cherche à te dire? Mensonges à toi adressés que les propos qu'on te dit, quand on te parle! Voici (la situation): 'Ammu-yipi' et 'Ammu-nēra sont désormais les créatures d'Aziru; il a dépêché 'Ammu-nēra, 'Ammu-yipi', et le fils de Kuzānu et I<a>wi-Da, le maître de sa ville, et ce qui a été dit par Aziru comme ce qu'il a fait, c'est double crime contre Byblos et le prince.

<sup>16-42</sup> Autre sujet. Soit mon seigneur le roi m'aura écrit soit j'aurai dépêché <I>awi-Da: celui-ci sera bien au courant. Pour tout ce qui te concerne, je te dépêche Nahe [pour as] surer [l'ex]écution d'une conduite efficace. Aussi commande aux *hapiru* d'attaquer Ibirta et à des hommes d'apporter deux vases-*tinū*, de 200 sicles, c[omm]e je rançon des hommes. Qu'Aziru n'aille pas à leur manquer! *Ac<ti>ve* les hommes pour 'Ammu-yipi' et Sāpi, quand ils seront à Ibirta; que tous deux prennent Artaya et qu'ils me dépêchent, à la rescousse, cinq hommes qui soient vraiment absolument les meilleurs, par l'intermédiaire de Nahe. Sois bien attentif: dépêche les hommes à l'attaque d'Ibirta énergiquement et, alors, la ville est à toi. (Quant à moi), j'ai fourni la totalité de ce qui avait été convenu».

Le commentaire, fait sur un texte mal établi, est à refaire sur nouveaux frais.